and remnants of ancient buildings) and a simultaneous "invasion" of super-terrestrial space (through such installations as elevated walkways or a miniature city atop Castel S. Angelo) to a fracturing of the human scale. Renaissance Romans could "sense both the nearness of heaven and the powerful proximity of the demonic" (p. 79), and the consequences of penetrating the "human plane" is a theme to which Stinger returns in various contexts throughout the book.

The wealth of material that sustains this study of the Curia's intellectual culture is impressive, as is the bibliographic coverage reflected in the notes and bibliography. Equally admirable is the author's skill in fashioning a unified argument that draws not only on literary sources but on iconography, numismatics, theology, and in some measure on institutional history. Stinger's recurring themes – the pervasive influence of epideictic rhetoric, the courtly nature of Curial humanism, and above all the static and self-satisfied nature of papal ideology – emerge clearly and are developed with a fine sense of nuance. They are punctuated with observations that lie outside Stinger's subject, including shrewd comparisons to Florentine and Venetian humanism, and perceptive remarks on the contradictions between papal ideology on the one hand and the expectations of Church reformers on the other.

This is a rich and substantial book. Nevertheless, it leaves one ill at ease with the view of Roman intellectual life that emerges. In his final reflections, Stinger points to the "dreamlike unreality" and other unsettling aspects of the Roman Renaissance, attributing them to a "capacity for self-delusion" that was encouraged by figural and typological modes of reasoning and by the multi-layered nature of the city itself. One wonders whether part of the unreality does not also stem from problems that modern scholars have yet to resolve. Typological links, symbols, metaphors, and the visual elements in epideictic oratory undoubtedly reflect a part of Renaissance Rome's intellectual culture. But can they be taken at face value? In what measure does the language of panegyrists, or the elaborate iconography devised for important locations, reflect the mental universe of thoughtful men and women? More important, can such expressions be detached from the social, economic, and political relationships that affected the persons who provide us with the evidence on which we must depend? Stinger has done a fine job in writing cultural history, and one could hardly expect him to resolve the perennial problems faced by historians of ideas. We should be grateful for the rich picture he has drawn, and remind ourselves that its details may need to be re-assessed once other dimensions of Renaissance Rome are better understood.

EGMONT LEE, *University of Calgary*

Mario Turchetti. *Concordanza o tolleranza? François Bauduin (1520-1573) e i "Moyenneurs"*. Travaux d'Humanisme et Renaissance. Genève: Droz, 1984. Pp. 649.

Voici un livre écrit sans passion, voire avec une certaine sympathie, sur un juriste et un théologien de l'histoire qui – comme tous les "moyenneurs" d'ailleurs – avait été toujours malmené d'un côté comme de l'autre. C'est un livre essentiellement

analytique, qui nous mène à petits pas à travers les inquiétudes et les oscillations d'un penseur religieux angoissé, tantôt ami, tantôt adversaire de Calvin et des Réformateurs, parfois assez proche des luthériens, parfois du côté des catholiques.

Tous les lecteurs sauront gré au père de l'auteur, M. Galliano Turchetti, de lui avoir conseillé de réduire son exposé et de le rendre ainsi plus léger et plus lisible. Un résumé plus ou moins synthétique de l'ouvrage, à la fin de l'introduction, sert de guide au lecteur attentif; un guide auquel il devra revenir lors du passage d'un chapitre à l'autre, d'une partie à la suivante.

Dès le titre, une question capitale est posée, comme elle se présentait à tous les hommes de l'époque de la Réforme et des scissions confessionnelles: faut-il se contenter d'une tolérance, qui amenait à une coexistence pacifique de toutes ou de certaines confessions selon les différents pays, ou bien chercher une concorde, une réunion de toutes les Églises, d'après les exigences de l'Évangile.

Parmi les "moyenneurs" qui n'aimaient ni les "apostasies" ni les "abjurations," François Bauduin exerça un rôle assez remarquable. Dès les premières pages, M. Turchetti estime qu'il n'a pas changé sept fois de confession, comme Calvin, Bèze et Hotman l'avaient dit, mais seulement fait un passage à la Réforme et un retour au catholicisme romain. Mais je crains que tous les lecteurs n'en soient pas tellement convaincus. Les oscillations de la pensée, et même de l'action de Bauduin, offrent des arguments à l'une ou l'autre interprétation.

La première partie de l'ouvrage nous présente la religiosité de l'humaniste d'Arras, d'un humaniste que M. Turchetti commence bientôt à désigner par le pseudonyme que Bauduin employait surtout dans sa correspondance plus ou moins clandestine avec Calvin, avant et après sa décision de le rejoindre à Genève en 1545 pour passer à la Réforme évangélique. Il dépassa ainsi sa précédente période nicodémite, laquelle pourtant sera reprise lors de ses séjours postérieurs en France ou dans d'autres régions à majorité catholique. En tout cas, il est tout à fait sûr que sa position oecuménique et irénique provenait de sa formation à l'Université de Louvain, où il subit l'influence de Gabriel Madaeus, et de ses contacts à Paris, où il rencontra Charles du Moulin.

Son attitude, que ses adversaires appelleront "ambiguë" et que ses défenseurs qualifieront de "moyenne," se renforcera à Bourges, plutôt qu'à Strasbourg et à Lyon, pendant son enseignement du droit à l'université de cette ville. Bourges était la capitale d'un duché, celui de Berry, qui avait été octroyé en fief par François I^{er} à sa sœur Marguerite d'Angoulême, reine titulaire de Navarre après son mariage avec Antoine de Bourbon. On connaît bien, d'ailleurs, l'attitude également irénique de Marguerite. Ce milieu explique aussi la réconciliation de Bauduin avec Calvin, inquiet du Nicodémisme de son ancien ami et secrétaire.

La paix religieuse d'Augsbourg en 1555 influencera son *Constantinus Magnus* de Bâle (1556), commentaires des lois ecclésiastiques et civiles du premier empereur chrétien en faveur de la paix de l'Église, troublée alors aussi par les sectes et les dissensions intérieures. De la même façon, son passage de l'Université de Strasbourg à celle de Heidelberg nous expliquera son intérêt encore plus accentué pour l'histoire ancienne de l'Église, particulièrement celle d'Optatus et d'Augustin, car il y cherchait une solution aux troubles religieux contemporains.

Son irénisme l'éloignait tant de l'Inquisition catholique que de l'intransigeance

de Calvin vis-à-vis des "hérétiques" depuis la condamnation de Michel Servet. En même temps, il se sentait de plus en plus attiré par la modération du flamand Georg Casan (Cassander), surtout après les événements d'Amboise. C'est pourquoi il devra s'éloigner de plus en plus des positions dures défendues par les Réformés lors des colloques de Poissy et de Saint-Germain-en-Laye tenues sous les auspices de Catherine de Médicis et du cardinal de Lorraine. La rentrée de Bauduin dans le giron de l'Église romaine était alors décidée.

Comme l'auteur l'a d'abord suggéré, puis plus soigneusement montré à la fin de ce riche volume, il s'agissait, dans toute la série de ses controverses, de deux conceptions opposées de la vraie Réforme de l'Église au XVI^e siècle: réformation tout court, ou transformation. Bauduin avait toujours joué la carte de la réformation, en lui donnant une tournure essentiellement juridique et historique, plutôt que théologique.

L'auteur a utilisé et analysé toutes les sources de l'époque et la plupart des livres récents. J'oserais pourtant signaler que pour une vision plus complète des controverses de Poissy et de Saint-Germain, la connaissance de l'ouvrage de Mario Scaduto sur Laînez, basé sur une riche documentation, lui aurait fourni des données pertinentes sur les circonstances et le cours des discussions.

En tout cas, il s'agit d'un ouvrage qui dépasse de beaucoup le niveau de la biographie historique pour embrasser la question globale de toute cette époque, explicite dans le titre: "Concorde ou tolérance?"

MIQUEL BATLLORI, *Institutum historicum, Societates Jesu. Rome*

Larry Silver. *The Paintings of Quinten Massys with Catalogue Raisonné*. Montclair, N.J.: Allanheld & Schram, 1984. Pp.xvii, 361. \$79.50.

There can be no doubt that Quinten Massys (1466-1530) best represents Netherlandish painting at the watershed between the 15th and the 16th century or between what is termed the Late Gothic and the Renaissance. His wide-ranging oeuvre reflects at once his deep roots in the Eyckian-Rogierian tradition, his openness for the innovations coming from Italy and for the demands of the diversified community of fast-growing Antwerp, of which he was the leading painter. In the words of Panofsky (*Early Netherlandish Painting*, p.353), "Massys carried a memory of the past into the city of the future."

Recent scholarship has produced a fair number of essays, a couple of theses and one full-scale luxurious monograph (A. de Bosque, [Brussels, 1975]) on the artist. Larry Silver's volume deviates from the traditional approach to such monographic studies by concentrating, in his main text, on the "purposes of the pictures made by Quinten Massys in the urban complex of Antwerp" and by delegating questions of style, dates, techniques and influences to the *catalogue raisonné*. As the latter comprises sections of the author's doctoral thesis (Harvard University, 1974) and as the first and largest part of the book is the result of subsequent "new interests of a more contextual sort" (p.xv), some lack of unity and a measure of repetitiveness were almost unavoidable.